
REGARD FRANÇAIS SUR LES RELATIONS TURCO- BALKANIQUES

Résumé : *Au cours de la dernière décennie, l'influence de l'Union européenne (UE) et plus globalement de l'Occident en tant qu'acteurs hégémoniques dans les Balkans a décliné. Ce reflux a permis l'émergence d'autres puissances. La Turquie, aux côtés de la Russie et de la Chine, avance ses pions. Avec des moyens limités mais une volonté politique forte la Turquie s'affirme. À partir de l'arrivée au pouvoir des islamo-conservateurs du Parti de la Justice et du Développement, (2002), la Turquie rompt avec l'autarcie de la période kémaliste. Sous la houlette d'Ahmet Davutoğlu, théoricien du néo-Ottomanisme la Turquie veut renouer avec la puissance et se projeter hors du près carré anatolien. Cette quête implique une relecture du passé ottoman. Toute l'œuvre du diplomate turc s'articule autour des conséquences de la lobotomie qu'aurait subie la Turquie au début du XXe siècle. Alors que Mustapha Kemal avait rejeté l'héritage de la Sublime Porte dans les limbes d'un passé archaïque, le maître de la politique étrangère turque entend faire du souvenir de l'Empire Ottoman le ciment d'un futur vivre ensemble qui unirait tous les peuples des Balkans. Au tournant des années 2010, cette politique atteint son zénith. De Sarajevo à Belgrade en passant par Tirana les diplomates turcs renforcent leur présence. À travers ses agences de coopération, Ankara s'investit dans la construction d'infrastructures d'utilités publiques (pont, routes, hôpitaux). En parallèle, les Turcs développent une forme de soft power qui remportent un succès d'estime indéniable. Les écoles confrériques participent à la formation des futures élites en particulier dans les pays à majorité musulmane. Les séries télévisées qui vantent l'âge d'or de la Pax ottomanica sont plébiscitées à travers toute la péninsule. Toutefois, dès 2011 la machine néo-ottomane s'émousse. Tout d'abord, les Printemps arabes et leurs suites incertaines ont changé les priorités. Les Balkans s'estompent de l'ordre du jour d'Ankara. Ensuite, le discours néo-ottoman se heurte aux réalités. La promotion*

d'un passé idéalisé, d'un empire théocratique cosmopolite entre en collision avec le récit historique d'Etat-nations construit sur le rejet de l'ottomanisme. Enfin, la Turquie à trop vouloir étreindre mal embrasse. Quelques soient ses prétentions les moyens manquent. La disgrâce d'Ahmet Davutoğlu en 2016 sonne le glas partiel du retour ottoman. Accaparée par ses problèmes intérieurs la Turquie se concentre sur ses frontières immédiates. Toutefois, quelques soient les aléas politiques, les fondamentaux du néo-ottomanisme demeurent. En premier lieu, la conviction que la Turquie devait désormais assumer en toute chose son passé impérial.

Mots-clé : *Davutoğlu, néo-ottomanisme, Profondeur stratégique, Turquie, Erdogan*

Au carrefour de l'université, de la diplomatie, et de la politique, le profil d'Ahmet Davutoğlu, (1958-) détonne. Tour à tour éminence grise de Recep Tayyip Erdoğan, Ministre des Affaires étrangères (2009-2014) et Premier Ministre (2014-2016), Davutoğlu, a été le maître d'œuvre du regain de prestige de la Turquie sur la scène planétaire.

A travers ses écrits et son maître livre, *Profondeur stratégique (Stratejik Derinlik)*, il développe une approche originale de la géopolitique qui prend à témoin la longue mémoire des peuples¹. En clair, sous la fêrule de Mustapha Kemal (1880-1938), la Turquie, a connue une lobotomie culturelle. L'occidentalisation à marche forcée l'aurait dépouillé de son identité profonde : l'Islam, et le souvenir de l'Empire Ottoman.

Dans ses écrits, Davutoğlu, consacre une place à part aux Balkans. D'ailleurs, selon lui, entre les Balkans (*Rumeli*) et l'Anatolie (*Anadolu*), il n'y a pas de césure. Un axe balkano-anatolien enjambrerait la Mer Egée. Successeur de Byzance, l'Empire Ottoman a toujours considéré l'Egée non comme une barrière infranchissable mais d'abord comme un trait d'union.

Le poète turc Yayha Kemal (1884-1958) né à Skopje s'exclame : « *S'il y'a un une montagne au cœur des Turcs, c'est les Balkans, et s'il y'a un fleuve, c'est le Danube* »².

Lorsqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, la Sublime Porte disparaît, la Turquie se rétracte à l'échelle de l'Etat-Nation. Pendant presque un siècle, les Turcs vivent à l'abri du bastion anatolien oublié du passé impérial. Mais à partir de 2002, tout change. Recep Tayyip Erdoğan et les islamo-conservateurs du Parti de la Justice et du Développement (*AKP-Adalet ve*

1 Davutoğlu, A. (2008) *Stratejik derinlik, Türkiye'nin Uluslararası Konumu*, [La profondeur stratégique, la position internationale de la Turquie], Küre, Istanbul, p. 584.

2 Türkiye, (4 novembre 2004) *Tuan boylarında*, [Dans la longueur du Danube],

Kalkınma Partisi) gravissent les marches du pouvoir. La Turquie en quelques années se hisse à la quinzième place des économies émergentes. Face aux grands défis planétaires, Ahmet Davutoğlu raisonne en terme d'espaces, et de civilisations. En Afrique du Nord, au Moyen-Orient, dans le Caucase, Ankara s'affirme. Dans les Balkans, deux pays focalisent son attention : la Bosnie et l'Albanie. Points d'appui de la nouvelle puissance turque, ils sont aussi dans les écrits du maître du néo-ottomanisme, la projection ultime de l'idée impériale vers l'ouest.

Au cœur de l'Empire

Le couple balkano-anatolien

Jusqu'au début du XXe siècle, l'Empire Ottoman repose sur deux rives. Au gré des campagnes militaires les Sultans franchissent l'Égée. Deux poumons cadencent la respiration de la Porte: le poumon balkanique et le poumon anatolien³. Dans l'imaginaire turc, la Roumélie, c'est la moitié de l'Empire. Soumise avant les provinces arabes, elle est l'une des plus anciennes conquêtes turques. Dès 1350, le Sultan Orhan (1281-1362), traverse le Bosphore et subjugue la péninsule.

Le passage en Roumélie tire un trait entre Byzantins et Ottomans. Il acte la succession des un aux autres. Le cœur de l'Empire, c'est Constantinople.

Mais c'est Andrinople, en Thrace que les Ottomans choisissent comme première capitale jusqu'à la chute de Byzance (1453).

Entrés à la pointe de l'épée, les Ottomans composent avec les peuples conquis. Les vainqueurs invoquent « l'État de justice ». Le pouvoir souverain est l'expression du divin. C'est à lui de sauver l'Empire du chaos auquel il est condamné du fait de sa diversité. Le Sultan aplanit les conflits et fait cohabiter les communautés⁴. Aujourd'hui encore ce triptyque justice, éthique, ordre (*adalet, ahlak, nizam*) scande la doxa de l'islamo-conservatisme⁵. La référence perce sans ambiguïté à travers le nom du parti d'Erdoğan : Parti de la Justice et du Développement.

Au XIX siècle, l'intrusion des idées nationales et libérales sape l'Empire de l'intérieur. Ahmet Davutoğlu y voit une « catastrophe » qui ouvre la voie à l'implosion de l'espace

3 Kitsikis, D. (1991) *L'Empire Ottoman*, Que-sais-je, Paris: PUF, p. 31.

4 Clot, A. (1983) *Soliman le Magnifique*, Fayard, Paris, p. 104.

5 Keskintaş, O. (2017) *Adalet, Ahlak ve Nizam, Osmanlı Siyasetnameleri* [Justice, Éthique, Ordre, les concepts politiques ottomans], İletişim Yayınları, İstanbul, p. 344.

ottoman⁶. A cela s'ajoute l'appétit des puissances européennes avides de dépécer « *l'homme malade* ».

Partir ou rester ?

Si Ahmet Davutoğlu admire l'Ottomanisme, il n'en reste pas moins critique quand à la stratégie globale de l'Empire. Tout d'abord, Davutoğlu, reproche aux autorités ottomanes puis turques d'avoir repris à leurs comptes le vocabulaire de l'adversaire. C'est à dire de l'Occident. La Turquie aurait d'abord perdu la bataille sémantique avant la bataille politique. En effet, jusqu'au début du XIX siècle, les chancelleries occidentales désignent le Sud-Est de l'Europe sous le nom de Turquie d'Europe, la Roumélie (*Rumeli*). Mais à partir de 1850 des géographes, des diplomates allemands, autrichiens popularisent les termes de Balkans, péninsule grecque ou Europe du Sud-Est.⁷

Ce n'est pas un pas une « *coïncidence* » au moment où l'appétit des puissances européennes s'aiguisent. Surtout, ces désignations gommant le fait turc qu'il soit politique ou ethnique au profit de la géographie pure⁸. Le turc, l'Ottoman, seraient synonyme d'arriération. Ainsi, remarque Davutoğlu, : « *le fait que les Turcs puissent donner leur nom à cette région faisait figure de 'diplôme d'infamie', il fallait donc changer de 'certificat'* »⁹. Les appellations de Proche et de Moyen-Orient épousent la même logique. Elles sous-tendent une rupture géoculturelle qui renvoie à un euro-centrisme transposé sous l'angle géographique. La science devient une arme au service d'un objectif politique clair : « *achever la division de l'Empire Ottoman* »¹⁰.

Plus globalement, Davutoğlu, critique la géographie occidentalocentrée et sa propension à marquer une coupure nette entre « *nous et les autres* »¹¹.

6 Kıvanç, Ü. (2015) *Pan-İslâmıcının Macera Kılavuzu*, [Guide de l'aventure Pan-islamique], Birikim Yayınları, İstanbul, p. 178.

7 Op. cit. (1), p. 121.

8 Ibid, p. 120.

9 Ibid, p. 121.

10 Ibid.

11 Davutoğlu, A. et Bunalım, K. (2002) [La crise globale], *Küre Yayınları*, İstanbul, pp. 221-237.

*Cependant, d'autres raisons
expliquent la débâcle ottomane.*

Davutoğlu, met en cause l'incapacité de la Sublime Porte à s'extraire d'une stratégie passive. Le traité de Karlowitz (1699) marque un point de non-retour. Pour la première fois, l'Empire cède une part de ses conquêtes européennes.

Dès lors, les guerres coutent de plus en cher, l'assiette territoriale des Ottomans se rétrécit, et les rentrées fiscales gagées sur ces mêmes possessions s'amenuisent. Tandis que le reflux territorial s'accroît, deux solutions s'offrent à l'Empire : soit tout conserver, soit tout abandonner. Ce dilemme juge Davutoğlu, a un impact catastrophique. Entre abandon irrémédiable et souveraineté absolue, il y avait peut-être une voie médiane. Sans nécessairement maintenir une emprise totale, l'Empire aurait pu conserver un minimum d'influence¹².

Au regard du ministre, seul le règne d'Abdülhamid II (1880-1908) trouve grâce. A la fin du XIX siècle, le « Sultan Rouge » tente de moderniser l'Empire tout en restaurant sa fonction de Commandeur des croyants : le Califat.

Le calcul est simple. Si les puissances occidentales instrumentalisent les minorités chrétiennes au sein de l'Empire, pourquoi dès lors ne pas utiliser les musulmans dans le monde entier ? Au delà des frontières statiques, le Sultan réactive son magistère spirituel de guide de la communauté islamique.

Cette formule permet ainsi à la Porte de maintenir une certaine influence en Bosnie-Herzégovine que l'Autriche-Hongrie administre au nom de la Porte jusqu'en 1908. En sus, le panislamisme fait figure à travers la menace de Guerre Sainte (*Djihad*), d'arme de dissuasion ultime. Le Sultan face à ses interlocuteurs occidentaux agite le spectre d'une révolte planétaire des musulmans à son appel. Toutefois admet Davutoğlu, réformer l'empire relève de la gageure. Plus qu'aux grands ensembles universels, l'ère du temps est au nationalisme et au morcellement. Point d'orgue de ce processus, les guerres Balkaniques (1912-1913) scellent une rupture géographique et culturelle irréversible. La Première Guerre (octobre 1912-mai 1913) réunit la Serbie, le Monténégro, la Grèce et la Bulgarie au sein d'une même ligue anti-turque. Mal équipée, mal commandée la résistance ottomane s'effondre. La Deuxième Guerre (16 juin-18 juillet 1913), conséquence de l'implosion de la ligue et d'un retournement de tous contre les Bulgares, permet aux Ottomans

12 Op. cit. p. 53.

de conserver l'extrémité orientale de la Thrace. Mais, l'Empire a cessé pour toujours d'être une puissance européenne.

L'oubli

La chute d'Abdülhamid II (1908) plonge l'Empire dans une décennie de guerres et de révolutions. Persuadé de l'invincibilité germanique, le triumvirat Jeune-Turc (Talaat, Enver, Cemal) épouse dès le début de la Première Guerre mondiale l'alliance allemande. Le choix s'avère désastreux. En novembre 1918, au crépuscule de la défaite, la Turquie se réduit à l'Asie Mineure où se presse des centaines de milliers de réfugiés.

Le traumatisme est immense. Laissons la parole à un contemporain qu'Ahmet Davutoğlu, aime à citer. Falih Rıfki Atay, (1894-1971) fait partie de cette génération de jeunes anciens combattants qui fournit à Mustapha Kemal ses premiers partisans.

« La perte de la Roumélie [Turquie européenne], a provoqué une blessure de fierté nationale. De l'Adriatique à la Maritza, toute la patrie des Turcs avait disparu. Ils étaient expatriés à Istanbul et en Anatolie »¹³.

Aux confins de la Thrace, cette frontière de la Maritza n'a aucune résonance ethnique particulière. Elle est juste le fruit des combats acharnés des deux guerres balkaniques ; de l'énergie du désespoir avec laquelle les Turcs s'accrochèrent à Andrinople ultime obstacle avant Constantinople. Alors largement peuplée de Grecs, de Bulgares, la Thrace et même la capitale impériale auraient pu verser du côté d'Athènes ou de Sofia¹⁴.

La proclamation de la République turque (1923) sous le mot d'ordre Etat-nation, Etat-laïc, Etat-unitaire clôt l'horizon impérial et islamique. Ankara, remplace Constantinople trop cosmopolite comme capitale d'un état qui se veut résolument national. Ensermée dans un lacs étroit de frontière, la ville des Sultans perd son rôle de carrefour de l'axe balkano-anatolien qui a de toute manière explosé¹⁵.

Mustapha Kemal rejette sans détour tout ce qui rappelle de près ou de loin la théocratie. L'Empire aurait épuisé le sang turc dans des guerres lointaines au profit d'une spiritualité étrangère. A l'abri du quadrilatère anatolien, il s'agit désormais pour les élites kémalistes de jeter les bases d'un Etat compact et homogène. En un mot, d'accéder au stade moderne de l'existence nationale.

13 Atay, F. R. (2009) *Le mont des oliviers*, Turquoise, p. 22.

14 De Planhol, X. (1993) *Les nations du Prophète*, Fayard, Paris, p. 686.

15 Op. cit. (1), p. 67.

Pour Ahmet Davutoğlu, la devise de la nouvelle république « *Paix au monde, Paix à la Patrie* » (*Yurtta barış, dünyada barış*), acte l'abandon de l'héritage impérial. Religion civique du nouvel Etat, la laïcité, escamote un Islam jugé trop universaliste, au profit d'un lien national exclusif.

Paradoxalement, les hommes de la Turquie nouvelle, qu'ils soient Jeunes-Turcs ou kémalistes, sont souvent originaires des Balkans. Ces « Turcs blancs », slaves islamisés prennent les rênes d'une terre, l'Anatolie à laquelle ils sont étrangers¹⁶. Ils se heurtent avec d'autant plus de violences, aux « Turcs noirs » d'Anatolie, humbles et dévots. Mustapha Kemal est né à Salonique, son successeur Ismet İnönü a des ascendances bulgares, la famille de l'auteur des paroles de l'hymne national, la marche de l'indépendance, (*İstiklâl Marşı*), Mehmet Âkif Ersoy, vient d'Albanie. Dans l'imaginaire national, les guerres balkaniques ont achevé de muer les populations minoritaires de l'ancien empire en traitres naturels. Ce qui est arrivé dans les Balkans, l'expulsion des musulmans, c'est ce qu'il faut à tout prix éviter en Anatolie¹⁷.

Avec les ans le voile de l'oubli tombe. A la vision de la Roumélie terre d'Empire, cède la réalité des nouveaux Etats-nations balkaniques. Flanc Sud-Est de l'Alliance Atlantique au cours de la Guerre Froide (1947-1991), Ankara fige sa politique étrangère.

Retrouver l'Empire

Casser l'Etat-nation

Durant un peu moins d'un siècle, la *doxa* politique d'Ankara exalte le fait national. A l'abri des frontières, il s'agit pour les élites républicaines d'accoucher d'un homme nouveau : *l'homo kemalus*, laïc et nationaliste. Pourtant, observe Davutoğlu, les limites imposées au lendemain de la Première Guerre mondiale sont discutables. En plus d'avoir été tracées par les

16 Ali Fuat Cebesoy (1882-1968), relate dans son livre, *Mon camarade de classe Atatürk*, comment il a été témoin des derniers instants de Mustapha Kemal en Roumélie. En 1911, alors qu'il s'apprête à partir pour la Libye menacée par l'Italie, il contemple une fois dernière la ville qu'il lui a donné le jour. « Cette nuit la lune avait disparu derrière le mont Olympe, Mustapha Kemal soupira : 'Ah Salonique, serais-tu encore turque lorsque je te reverrai'... Je l'ai vu pleurer. En lui caressant ses cheveux blonds dorés, j'ai essayé de le consoler. Je n'ai jamais vu Mustapha Kemal aussi triste de toute notre vie commune », in : Haber, S. (20 juin 2018) *Ismet Erarpat*, « Atatürk'ün gizli gözyaşları », [Les larmes cachées d'Atatürk].

17 Bozarslan, H. (2013) *Histoire de la Turquie, De l'Empire à nos jours*, Taillandier, Paris, p. 279.

« *puissances coloniales* », elle sont « *artificielles* »¹⁸. Surtout, avec la fin de la Guerre Froide, les progrès de la mondialisation, ces frontières s'affaiblissent et deviennent poreuses. En réalité, martèle Davutoğlu, la Turquie ne peut faire comme si elle était l'héritière de rien. Les six siècles d'histoire ottomane dépassent largement les barrières étroites de l'Etat républicain.

Tout autour de la Turquie, existe un bassin historique et géographique avec lequel les Turcs doivent renouer s'ils veulent de nouveau prétendre à la puissance. En effet, rappelle le diplomate turc :

« Edirne est juste au delà de la Thrace Occidentale, Rize est juste au delà de Batumi, la Bulgarie est juste au delà de Kırcaali, l'Anatolie orientale est juste au-delà du Nakhitchevan. Nous devons pas oublier que la plaine du Harran n'était pas auparavant traversée par une frontière »¹⁹.

Le drame des élites républicaines aura été d'ignorer ce patrimoine au profit d'une orientation autarcique et occidental-centré, qui a viré à l'autisme géopolitique. La mise à l'encan de l'Islam freine les efforts d'ouverture vers les pays culturellement proches. Ainsi, dans les Balkans, en Bulgarie, par exemple, le fait d'avoir refusé la prise en charge des institutions religieuses a encouragé la politique d'assimilation forcée du régime communiste de Todor Jikov (1911-1998)²⁰. De même, à l'occasion de la guerre en Bosnie (1992-1995), le gouvernement turc préfère soutenir le leader laïc des musulmans de Bosnie, Fikret Abdiç (1939-) que le président bosniaque Alija Izetbegović (1925-2003) proche des Frères Musulmans²¹.

Au final, la Turquie demeure prisonnière d'un entre deux ambigus. Toujours trop oriental pour les uns et pas assez occidental pour les autres. Le meilleur moyen de s'affranchir d'un tel dilemme, tranche Davutoğlu, serait d'assumer enfin son identité profonde. La Turquie est un pays central (*merkez ülke*), s'arc-bouter sur le réduit anatolien est stérile. Ne pas utiliser les ressources qu'offrent l'histoire et la géographie condamnerait la Turquie à la marginalité²².

18 Davutoğlu, A. et Pratiçe, T. (2013) *Türk Dış Politikası Üzerine Konuşmalar*, [De la théorie à la pratique : propos sur la politique extérieure turque], Küre Yayınları, Istanbul, p. 82.

19 Ibid, p. 150.

20 Op. cit. (1), p. 54.

21 Ibid.

22 Op. cit. (18), p. 206.

A ce stade du raisonnement Ahmet Davutoğlu, introduit son concept clés de « Profondeur Stratégique ». Cette profondeur combine l'histoire, la géographie.

De Sarajevo à Damas en passant par Tiflis et Alger, la Turquie et son histoire jettent des ponts. Dès lors si :

« L'Irak est un petit Moyen-Orient, la Yougoslavie de petit Balkans, la Turquie est à elle seule les Balkans, le Moyen-Orient et le Caucase... Que l'on aille de Bagdad en Morée, de Morée au Caire ou au Yémen, c'était la même gouvernance. Imaginez un Bosniaque gouverneur au Yémen et vous comprenez la différence avec aujourd'hui. De cette expérience est sorti un creuset unique. L'axe de l'Etat turc s'est recomposé sur ce brassage... »²³.

Davutoğlu, vante les mérites du vivre-ensemble ottoman qu'il oppose à la rigide uniformité des Etats-nations modernes. Derrière cette exaltation du multiculturalisme affleure une référence historique précise : le système des *Millet*. A l'époque ottomane, chaque culte (juif, chrétien, musulman) formait un *millet* organisé en communauté légale sous l'autorité du Sultan. Par extension, le *millet* c'est aussi la confession maîtresse de l'empire, l'Islam sunnite hanafite. L'islam ignore les nations, unis au sein de la *Umma*, (communauté des croyants) les croyants quelques soient leurs origines passent en premier. Plus que post-moderne, c'est une vision antimoderne.

Assumer ce passé impérial, revivifier cette grammaire civilisationnelle, c'est placer la Turquie en position d'Etat pivot au cœur de « l'Afroeurasie »²⁴.

La pierre angulaire balkanique

Trois espaces retiennent l'attention du maître du néo-Ottomanisme :

-Le bassin des terres proches (Balkans, Moyen-Orient, Caucase).

-Le bassin des mers proches (Mer Noire, Adriatique, Méditerranée Orientale, Mer Rouge, Golfe Persique, Caspienne).

-Les bassins continentaux proches : Europe- Afrique du Nord-Asie du Sud-Asie Centrale et Asie de l'Est²⁵.

23 Ibid, p. 339.

24 Op. cit, p. 170.

25 Op. cit. (1), p. 118.

Du fait de son histoire, c'est le bassin des Terres proches (Balkans, Moyen-Orient, Caucase) qui passe en priorité²⁶. La longue présence ottomane, l'empreinte de l'Islam, l'existence de populations d'ascendances balkaniques en Turquie actuelle, nourrissent des attaches fortes. Davutoğlu lui-même a raconté son premier contact avec la Bosnie. Jeune Professeur de sciences politique détaché en Malaisie, il accepte à la demande du Président, Alija Izetbegović, la charge de consul honoraire de Bosnie²⁷.

Cette requête est toute sauf fortuite, derrière les deux hommes se profilent l'ombre des Frères Musulmans. Alors que la guerre fait rage, Davutoğlu chaque soir sur une carte au dessus de sa table de travail, place les reculs et les avancées des uns et des autres. Sans doute se remémore-t-il les soirées de sa jeunesse militante au sein de l'Union nationale des Etudiants Turcs, (*MTTB- Millî Türk Talebe Birliđi*), vieille institution de la droite turque²⁸. Au détour de conversations enflammées, des paysages, des visages surgissent. Les arches de pierre qui bondissent d'une rive à l'autre de la Neretva à Mostar témoignent d'une conquête bienveillante qui aurait fait le bonheur de tous. C'est la figure de Mehmet Sokullu (1505-1579), serbe converti à l'Islam, Grand Vizir de Soliman le Magnifique (1494-1566), qui porte l'Empire à son zénith.

La poussée turque à l'ouest de l'Egée, marque la première étape de la route de Vienne et donc de l'Europe. Toutefois, considérer l'Union européenne comme le point de départ et d'arrivée ultime de toute politique étrangère serait une faute. Sans être ouvertement hostile à l'UE, Davutoğlu, juge que la Turquie a une voie propre²⁹. S'arrimer trop fortement à Bruxelles sonnerait le glas d'une autonomie acquise aux forceps. Surtout, le diplomate turc raisonne en terme de puissance.

Dans l'esprit du stratège turc, la démographie, c'est la destinée. La présence musulmane demeure le préalable indispensable à toute montée en puissance. Véritable baromètre des nations, elle jauge la force de croissance ou de décroissance, d'expansion, de prospérité ou d'abandon de tout peuple, de toutes civilisations. Trop souvent, se lamente le ministre turc, la Turquie a eu tendance à faire le vide et à encourager le retour vers la mère patrie. Or, sans ces populations, l'héritage ottoman n'a plus de

26 Ibid, p. 119.

27 Zengin, G. (2010) *Hoca, Türk Dış Politikası'nda 'Davutoğlu Etkisi'*, [Le maître, 'l'effet Davutoğlu' sur la politique étrangère turque], Inkilap, Istanbul.

28 Feyzioğlu, T. (2015) *Akıncılar ve AK-Gençlik'ten AKP'ye*, Akıncı Gençlik Tarihi 1969 – 2001, Tekin Yayınevi, Istanbul, p. 480.

29 Op. cit. (1), pp. 501-550.

sens, les vieilles pierres seules n'apportent nul surcroît d'énergie. « *En Bulgarie, Grèce, Macédoine, Sancak, Kosovo, Roumanie, les minorités turques et musulmanes sont un des éléments importants de la politique turque dans les Balkans* »³⁰.

Deux pays retiennent en priorité l'attention du diplomate turc : l'Albanie et la Bosnie à majorités musulmanes. Il s'agit donc de construire « *une alliance* »³¹. Or, toute alliance repose sur des assurances. A l'aide du droit international, Davutoğlu souhaite garantir un parapluie protecteur. Ce recours à un corpus juridique d'essence occidentale souvent dénoncé pour son deux poids deux mesures étonnent³². Mais dans l'esprit du maître du néo-ottomanisme, le droit est avant tout un moyen, et n'a pas de signification *ex-nihilo*. C'est le but ou la fin que l'on souhaite atteindre qui importe. Cela d'autant, que Davutoğlu n'a jamais caché son scepticisme quand aux accords de Dayton (1995) qui mettent fin à la guerre en Bosnie³³. Ces accords signés sous l'égide des Etats-Unis sanctionneraient *de facto* la politique de purification ethnique serbe. 49% du territoire reviendrait à 30% de la population, les Serbes. La fédération croato-musulmane devant se contenter du reste. Ankara estime que la sécurité de la Bosnie n'est pas assurée. Du point de vue turc, la meilleure garantie d'une stabilisation de la Bosnie serait une intégration à l'OTAN. En cas de crise, l'automatisme de l'alliance forcerait les occidentaux à intervenir³⁴.

Si ces démarches n'ont pas été couronnées de succès, elles démontrent l'intérêt d'Ankara pour la région.

Dès sa nomination comme ministre des affaires étrangères (2009) Davutoğlu, procède à de profond remaniement au sein du réseau balkanique d'Ankara. Des diplomates plus offensifs sont nommés, priorité à des profils jeunes et proches de l'AKP.

Le moment Davutoğlu (2009-2016)

Dans les Balkans, la stratégie turque s'articule en deux temps. Tout d'abord, il s'agit de mener une politique active à partir

30 Ibid, p. 123.

31 Ibid.

32 L'analyse du ministre turc, rejoint celle de Pierre Buhler : « Mais alors que le modèle occidental d'Etat a été partout acclimaté, le droit international a été davantage regardé comme une construction imposée, inégalitaire, institutionnalisant une relation de domination du Sud par le Nord. Voire comme un artifice idéologique destiné à justifier et maintenir un statu quo favorable à l'Occident, avatar moderne des 'traités inégaux' du XIXe siècle », in : Buhler, P. (2012) *La puissance au XXIe siècle, Les nouvelles définitions du monde*, CNRS Editions, Paris, p. 123.

33 Op. cit. (27), p. 435.

34 Ibid, p. 436.

des résidus de populations islamo-ottomanes. Une fois cette influence consolidée, Ankara veut influencer sur l'équilibre régional afin d'empêcher la constitution d'un bloc balkanique unie. La Russie, l'Allemagne, cherchant à peser sur la région³⁵.

Pour cette raison estime Davutoğlu, la Turquie ne peut faire l'économie d'un dialogue avec Belgrade. Un rapprochement turco-serbe préviendrait les risques de confrontation ethnico-religieux. En raison de sa situation centrale aucune paix sans la Serbie n'est possible. C'est la politique « zéro problème avec les voisins » (*komşularla sıfır sorun politikası*). Le ministre turc en trace les contours lors d'un discours prononcé à Sarajevo :

« Notre histoire est la même, notre destin est le même et notre avenir est le même. Alors que les Balkans ottomans sont devenus le centre de la politique mondiale au XVIe siècle, nous ferons des Balkans, du Caucase et du Moyen-Orient, ainsi que de la Turquie, le centre de politique mondiale »³⁶.

Dès sa prise de fonction Davutoğlu, inaugure une « diplomatie de la navette » entre Sarajevo et la capitale serbe. En 2009, il jette les bases d'un groupe tripartite Turquie-Serbie-Bosnie. Pour la première fois depuis des années, Belgrade accrédite un ambassadeur bosniaque. Ankara cherche à convaincre les Serbes d'accepter une modification des accords de Dayton, qui puisse permettre à la Bosnie de se rapprocher de l'OTAN. Dans la même veine Davutoğlu, s'efforce de persuader la Serbie de reconnaître l'indépendance du Kosovo.

En échange, les Turcs proposent des investissements massifs. Même si ces avances restent lettre morte, les Turcs prennent soin de ménager Belgrade.

Lors du vote de la reconnaissance du massacre de Srebrenica (1995) en mars 2010, les autorités de Sarajevo exigeaient que soit utilisé le terme de génocide. Ankara après de rude négociation parvient à faire fléchir la partie bosniaque.

Pour Davutoğlu, la puissance repose autant sur la force que sur la capacité à influencer l'opinion publique : langue, croyance, culture, loisir dessine les contours d'un *soft power* néo-ottoman. Calqué sur le modèle des instituts Confucius, le centre Yunus Emre essaime à travers les Balkans. Leur répartition géographique révèle les pays cibles d'Ankara (deux

35 Op. cit. (1), p. 123.

36 Knaus, G. (4 décembre 2010) *Multikulti and the future of Turkish Balkan Policy*, in : www.esiweb.org

en Albanie, trois en Bosnie, un en Serbie, trois au Kosovo, trois en Macédoine)³⁷.

A travers ces instituts linguistiques la Turquie délivre des bourses et forme des étudiants appelés plus tard aux responsabilités. Le succès des séries turques à l'image du « Siècle magnifique », (*Muhteşem Yüzyıl*), qui retracent la vie du Sultan Soliman alimente cette vogue ottomane³⁸. A Tirana, les Turcs financent le chantier de la plus grande mosquée des Balkans. Maillon essentiel du *soft power* turc, l'Agence de Coopération et de Développement (*TIKA-Türk İşbirliği ve Kalkınma Ajansı*) prend en charge la rénovation du patrimoine ottoman, ponts, mosquées, medresse. C'est aussi l'aide aux plus démunis (microcrédits, santé). La politique d'Ankara rejoint ici la représentation classique de l'Empire évergète au service de ses sujets.

Malgré tous ces efforts le bilan Davutoğlu, demeure mitigé. Certes, le pays a repris confiance en lui. En revanche, l'hégémon d'Ankara peine à s'imposer.

En dehors des minorités musulmanes, le turc s'avère incapable de faire pièce à l'anglais ou même l'allemand. Plusieurs raisons expliquent ces déboires. Davutoğlu, pensait que le rappel d'un âge d'or ottoman idéalisé aller de soi. Cela sans comprendre que de telles assertions pouvait heurtaient des Etats qui avaient construit toute leur légitimité et donc leur droit à exister sur le rejet des Ottomans. Les pays musulmans sur lesquels s'appuie Ankara pèsent peu sur l'architecture régionale. En outre, la présence d'un Islam sécularisé et souvent syncrétiste entre en collision avec l'islamo-conservatisme de l'AKP³⁹. Mais le véritable talon d'Achille est économique. Tout entier à la grande politique. Davutoğlu méprise les questions d'intendance. Or, la puissance nécessite des ressources. Tout à cette quête incessante de rentrées, la puissance doit à la fois créer de la valeur ajoutée, grâce à l'échange et distribuer à ses obligés la manne financière qui assoie son prestige. Quelque soient les avancées effectuées, la Turquie reste loin derrière l'Union Européenne, premier partenaire commercial des Balkans.⁴⁰ Face aux fonds structurels que déverse l'Union Européenne, les Turcs peinent à rivaliser.

37 Aydıntaşbaş, A. (13 mars, 2019) *From myth to reality: How to understand Turkey's role in the Western Balkans*, in : www.ecfr.eu.

38 Milliyet, (29 septembre 2011) *Adriyatik'te unutulmuş türkler*, [Dans l'Adriatique, des Turcs oubliés]. Le quotidien turc rapporte qu'à l'occasion du recensement de 2011 au Monténégro, 104 personnes se sont faites enregistrées officiellement comme turques.

39 Balivet, M. (1992) Aux origines de l'islamisation des Balkans ottomans, in : *La Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, n° 66, pp. 11-20.

40 Bayhan, F. (2012) *Dip Dalga Davutoğlu, Türkiye'nin Stratejik Akli Yazar*, [La vague de fond Davutoğlu, écrit sur l'esprit stratégique de la Turquie],

L'ouverture balkanique d'Ankara a fait long feu. Si l'on excepte les envolées lyriques qui concluent chaque visite officielle, la geste néo-ottomane tombe à plat. Davutoğlu parle beaucoup d'Histoire mais sa capacité à faire l'Histoire s'avère plus discutable. Or la puissance, c'est d'abord la capacité à imposer sa propre volonté aux autres. A ces défauts structurels s'ajoutent des obstacles conjoncturels.

Dès 2011, et les prémices des Printemps Arabes, les priorités basculent. L'implosion de l'espace syrien, l'arrivée de millions de réfugiés détournent la Turquie des Balkans. Lorsque mi-2016, Erdogan renvoie Davutoğlu, la politique turque prend un nouveau cap. Accaparé par ses problèmes intérieurs Ankara se replie sur le pré carré anatolien.

Au final peu importe la réussite du dessein néo-ottoman. La politique, c'est aussi les sentiments. Interrogé sur le sens de la visite d'Ahmet Davutoğlu au Monténégro, le leader du parti bosniaque et Vice-Premier ministre Rafet Husović confie : « *Nos pères, nous le disait, 'les Turcs reviendront mais nous ne les verrons pas'. Eux n'ont pas pu les voir mais nous nous les avons vus* »⁴¹.

LITERATURE :

Davutoğlu, A. (2008) *Stratejik derinlik, Türkiye'nin Uluslararası Konumu*, [La profondeur stratégique, la position internationale de la Turquie], Küre, Istanbul.

Türkiye, (4 novembre 2004), *Tuan boylarında*, [Dans la longueur du Danube].

Kitsikis, D. (1991) *L'Empire Ottoman*, Que-sais-je, Paris: PUF.

Clot, A. (1983) *Soliman le Magnifique*, Paris : Fayard.

Keskintaş, O. (2017) *Adalet, Ahlâk ve Nizam, Osmanlı Siyasetnameleri* [Justice, Ethique, Ordre, les concepts politiques ottomans], İletişim Yayınları, Istanbul.

Kıvanç, Ü. (2015) *Pan-İslâmıcının Macera Kılavuzu*, [Guide de l'aventure Pan-islamique], Birikim Yayınları, Istanbul.

Davutoğlu, A. et Bunahım, K. (2002) [La crise globale], *Küre Yayınları*, Istanbul, pp. 221-237.

Atay, F. R. (2009) *Le mont des oliviers*, Turquoise.

De Planhol, X. (1993) *Les nations du Prophète*, Fayard, Paris.

Bozarslan, H. (2013) *Histoire de la Turquie, De l'Empire à nos jours*, Taillandier, Paris.

Paradoks, Istanbul, pp. 192-193.

41 Op. cit. (27), p. 441.

Davutoğlu, A. et Pratiğe, T. (2013) *Türk Dış Politikası Üzerine Konuşmalar*, [De la théorie à la pratique : propos sur la politique extérieure turque], Küre Yayınları, İstanbul.

Zengin, G. (2010) *Hoca, Türk Dış Politikası'nda 'Davutoğlu Etkisi'*, [Le maître, 'l'effet Davutoğlu' sur la politique étrangère turque], İstanbul: Inkilap.

Feyzioğlu, T. (2015) *Akıncılar ve AK-Gençlik'ten AKP'ye*, Akıncı Gençlik Tarihi 1969 – 2001, Tekin Yayınevi, İstanbul.

Knaus, G. (4 décembre 2010) *Multikulti and the future of Turkish Balkan Policy*, in : www.esiweb.org

Aydıntaşbaş, A. (13 mars, 2019) *From myth to reality: How to understand Turkey's role in the Western Balkans*, in : www.ecfr.eu.

Milliyet, (29 septembre 2011) *Adriyatik'te unutulmuş türklar*, [Dans l'Adriatique, des Turcs oubliés]. Le quotidien turc rapporte qu'à l'occasion du recensement de 2011 au Monténégro, 104 personnes se sont faites enregistrées officiellement comme turques.

Balivet, M. (1992) Aux origines de l'islamisation des Balkans ottomans, in : *La Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, n° 66, pp. 11-20.

Bayhan, F. (2012) *Dip Dalga Davutoğlu, Türkiye'nin Stratejik Akli Yazar*, [La vague de fond Davutoğlu, écrit sur l'esprit stratégique de la Turquie], Paradoks, İstanbul, pp. 192-193.



*Црква Светог Василија Острошког, Београд;
фото: Рајко Р. Каришић*

Танкред Жосеран
Институт за стратегију, Француска

ФРАНЦУСКИ ПОГЛЕДИ НА
ТУРСКО-БАЛКАНСКЕ ОДНОСЕ

У току последње деценије, утицај Европске Уније (ЕУ), а шире и Запада, као хегемонског фактора на Балкану, знатно је опао. То опадање је омогућило појаву нових утицаја. Поред Русије и Кине, своје потезе је повукла и Турска. Без обзира на ограничена средства, ова земља се афирмише снажном политичком вољом. Након доласка на власт конзервативних исламиста Странке правде и развоја (2002), Турска раскида са аутархијом кемалистичког периода. Под палицом Ахмета Давутоглуа, теоричара неоотоманизма, Турска жели да се обнови као светска сила и да се пројектује изван анадолијског круга. Ова потреба захтева поновно читање отоманске прошлости. Читаво дело овог турског дипломате артикулише се око последица лоботомије коју је Турска наводно претрпела почетком XX века. Док је Мустафа Кемал Ататурк одбацивао наслеђе Велике Порте, похрањујући га у лимб архаичне прошлости, овај турски министар иностраних послова настоји да од сећања на Османлијско царство створи материјал за будући суживот који ће ујединити све народе на Балкану. На прелазу у другу деценију XX века, ова политика досеже зенит. Од Сарајева до Београде, преко Тиране, јача присуство турских дипломата. Преко својих агенција за сарадњу, Анкара улаже у изградњу инфраструктура за јавно добро (мостови, путеви, болнице). Паралелно, Турци развијају једну врсту меке моћи која се показује као веома успешна. Верске школе учествују у формирању будућих елита, нарочито у земљама са већинским муслиманским становништвом. Телевизијске серије које хвале златно доба *рах отоманиса* прате се на целом полуострву. Међутим, почев од 2011, неоосманлијска машина посустаје. Приоритети су се најпре променили због арапских пролећа и њихових несигурних исхода. Балкан силази са дневног реда у Анкари. Друго: неоотомански дискурс се сукобљава са реалношћу. Промоција идеализоване прошлости, теократског и космополитског царства сукобљава се са историјским предлошцима националних држава који су засновани на одбацивању отоманизма. Напослетку се показало да је Турска желела много али да је мало успела да постигне. Какве год да су претензије, недостају средства. Немилост Ахмета Давутоглуа 2016. делимично обуставља повратак отоманизма. Угрожена унутрашњим проблемима, Турска се концентрише на своје тренутне границе. Ипак, какве год биле политичке околности, основни темељи неоотоманизма опстају, пре свега, у убеђењу да би Турска убудуће у свему требало да се држи своје империјалне прошлости.

Кључне речи: *Давутоглу, неоотоманизам, стратешка дубина, Турска, Ердоган*